

les travaux immenses que l'on fait pour terminer le chemin de fer de Turin à Gênes ; il faut lui faire traverser les Apennins, et ce n'est pas une petite affaire : on abat, on tranche, on creuse les montagnes ; on fait des tunnels, dont l'un doit avoir une longueur de plus d'une lieue ; et, malgré cela, on suit, autant que possible, les défilés : ce qui fait qu'en suivant l'ancien chemin, on voit presque continuellement les travaux incalculables que l'on exécute pour le nouveau. Nous parvenons au sommet des Apennins, et en peu de minutes nous descendons à *Bussala*, où nous devons prendre le chemin de fer. Nous y arrivâmes à 11 heures, après quatre heures de marche ; la même distance aurait pu être franchie en deux heures sur un terrain de niveau.

En chemin, je m'entretins avec mon voisin, qui paraît avoir une bien petite idée des rois, de la monarchie et du clergé. Il m'apprit, par accident, qu'il avait vécu en Portugal. A cette occasion je lui demandai s'il avait entendu parler d'une famille du nom de *Torlade d'Azumbuja*. "Non, dit-il, avez-vous connu quelqu'un de ce nom ? — Oui, Mr., il y en avait un à Washington en 1833, chargé d'affaires de Dom Miguel — Ah ! chargé d'affaires de Dom Miguel ; alors ce doit être une canaille comme Dom Miguel qui est un assassin — Ce mot d'accusation contre Dom Miguel me surprend ; je ne croyais pas ce prince coupable d'assassinat ; je pensais qu'il n'avait jamais été convaincu d'un tel crime, et même qu'on n'avait jamais porté contre lui une semblable accusation." Cependant, je ne voulus pas discuter sur ce sujet ; je soupçonnais que ce pouvait être un de ces hommes qui regardent tous les rois absolus comme des assassins, des renégats, des tyrans, etc. Ces hommes sont bien loin de suivre la maxime si sacrée parmi nous, *qu'on ne doit jamais regarder comme coupable celui qui n'a pas été convaincu*. Cependant, je lui fis l'observation que ce chargé d'affaires était considéré comme un gentilhomme à Washington. "Alors, me dit-il, c'est un miracle." Je vis alors qu'il croyait à quelque espèce de miracle ; je n'allai pas plus loin sur ce sujet.

Je lui parlai ensuite de la garde nationale établie dans le royaume ; là-dessus, il me fit entendre que le peuple ne comprenait point l'excellence de cette institution ; qu'en certains endroits on avait maltraité les gardes nationaux ; mais, dit-il, le peuple est ignorant et se laisse gouverner par les prêtres qui disent aux gens qu'ils seront excommuniés, s'ils entrent dans ces principes. Quant à moi, ajouta-t-il, je ne m'inquiète pas de cela ; je me range du bon côté, et je fais le bien sans me soucier de ces excommunications". — Je ne sais plus à quel propos le roi de Naples vint sur le tapis. "Ah ! pour cela, dit mon voisin, c'est un assassin. Je compris alors ce qu'il voulait dire par assassin. Je lui fis la remarque que Ferdinand était aimé de ces sujets.

"Oui, me dit-il, il est aimé de la canaille — Il a pourtant établi de bonnes institutions pour le peuple — Oui, il a fait quelque chose comme ça, pour acquérir de la popularité, mais il est toujours entouré de la canaille." Il nous parla ensuite du roi Victor-Emmanuel avec beaucoup d'éloges ; ce qui était peu propre à me donner une haute idée de ce roi.

En m'amusant ainsi avec cet étranger, dont je n'ai pas connu le nom, nous nous étions rendus à la station du chemin de fer, sur une route toute couverte de poussière provenant de la pierre du macadam. A la station de *Busalla*, nous allons prendre des sièges sur des chars très-beaux et très-

commodes, pouvant rivaliser avec ce qu'il y a de plus beau en Europe. Il y a défense de fumer dans les chars de première classe ; ainsi trêve de cigarres pour quatre heures. Bientôt nous sommes en route ; les chars ne ballotent pas, rien ne fatigue ; nous fuyons à travers un défilé, et nous faisons des sinuosités continuelles entre deux montagnes qui se disputent la vallée et la font disparaître. Après avoir passé trois stations et quatre tunnels, nous arrivâmes à *Novi*, ville de 10000 âmes, devenue célèbre par la bataille de ce nom gagnée par les Autrichiens et les Russes sur les Français, l'an 7 de la République, et où succomba le général *Joubert*.....

Nous faisons notre septième station à Alexandrie, ville très fortifiée au centre de la plaine de Marengo, qui est aussi la plaine d'Alexandrie. Cette plaine est arrosée par le *Tanaro* qui, descendant des Alpes, va se réunir au *Pô* au-dessous de Turin ; nous avons traversé cette rivière, après avoir longé quelques instants les fossés et les murs de la ville. En tombant sur cette plaine, je ne savais pas que c'était celle de Marengo ; je la parcourais sans émotion, me contentant de voir le niveau parfait, sa culture et la direction en ligne droite de la voie ferrée. On me dit que c'est Marengo ; tout change pour moi ; je suis fier d'être sur cette plaine ; je la regarde avec satisfaction, émotion même. Je la vois au jour de son illustration : je vois l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie, j'entends le cri des commandants ; en un mot, je me représente une bataille complète ; là je vois Napoléon arrivant un peu trop tard et commandant une nouvelle attaque, et plus loin Desaix, qui meurt en inscrivant son nom immortel sur les sillons de cette plaine depuis si renommée..... Jusqu'ici, nous avons été seuls dans notre char de première classe ; presque tous ici vont dans les secondes. Mais voici un Piémontais avec sa Dame qui entre avec nous. Au bout de quelques instants, bien persuadé que ce Monsieur sait le français, je lui adresse quelques mots, la conversation s'engage, et j'en profite pour avoir des informations sur l'état du Piémont. Le code que l'on suit ici, est le code *Albertin*, fait en 1834 ou 35, et calqué sur le code Napoléon. Les Piémontais ont aussi un code criminel qui leur est propre ; la peine de mort pour homicide et haute-trahison s'exécute par la corde. On discute actuellement s'il ne serait pas utile de l'abolir. Le Monsieur qui me parlait, me dit que, dans son opinion, les sociétés n'ont pas le droit de l'infliger. Comme cette question est complètement décidée pour moi, je ne voulus pas entamer la discussion sur ce sujet. Quand on soutient que tout pouvoir vient du peuple, je ne suis pas surpris qu'on en tire une conséquence contre la peine capitale ; c'est même une conclusion nécessaire, et je suppose que ce Monsieur admettait, dans toute son étendue, la souveraineté primitive du peuple, et que dans le peuple seul réside l'origine du pouvoir social, erreur communément répandue parmi la classe libérale de l'Europe, qui étudie la philosophie de la France, philosophie basée uniquement sur la raison humaine livrée à elle seule et complètement indépendante de la révélation. Avec ces principes, toutes les questions sont systématiques, et je ne puis concevoir l'existence d'une philosophie quelconque. Tous les esprits deviennent inquiets sur toutes les questions, et se perdent dans un vague qu'on ne peut définir ; chacun raisonne d'après ses impressions particulières ; et il devient impossible de s'entendre-

[À continuer.]